

"Pourquoi la corrida ? J'ai à faire avec la vie, l'amour, la mort"

"C'est une autre façon de vivre, plus intense, plus crue, et souvent, plus douloureuse", raconte le journaliste Francis Marmande.

Par Francis Marmande

Le Monde. Publié le 20 septembre 2012 à 14h49, modifié le 21 septembre 2012 à 11h29

Temps de Lecture 2 min.

C'est un dimanche d'été. Nous sommes en 1954. Avec mes parents, nous allons de Bayonne à Saint-Sébastien, en Espagne. Une trentaine de kilomètres. Nous assistons à la corrida. Deux phénomènes ce soir-là : un torero téméraire semait l'effroi. Il s'appelait Chicuelo II. Je suis sidéré. C'est peu de dire que je n'en reviens pas. Et puis, la pluie. Au quatrième *toro*, cas rarissime, le déluge interrompt le spectacle. Ce n'est pas un spectacle, c'est une cérémonie, une façon d'être ensemble encore plus agonique, encore plus effusive, d'être ensemble.

Le 26 septembre 1984, un torero que j'aimais, Paquirri, meurt en place de Pozoblanco (Andalousie). *Le Monde* me demande un papier. Je ne suis que pigiste de jazz. Nommé professeur de littérature à l'université de Séville deux ans plus tard (1986-1987), j'aggrave mon cas. Sans compter avec la musique des Gitans. J'ai l'impression de tout redécouvrir, une autre campagne, le *campo*, une autre tauromachie, plus douce, un sens quotidien de l'*arte* qui n'est pas l'art, un génie de vivre. On ne torée pas à Séville comme on torée au Nord.

A la demande du *Monde*, je continue. J'écris *toro* à dessein. Le taureau de combat, le *toro bravo* (sauvage), le *bos ibericus*, n'est ni un taureau du Charolais, ni une Blonde d'Aquitaine (ma vache préférée pour ses cils et son élégance). C'est un animal exceptionnel, un des plus beaux de la création. J'habite le coin de Paris le plus cosmopolite et le plus vivant : Belleville. Je ne changerais pour rien au monde. J'aurai passé mon enfance à la campagne. Une campagne, la vallée d'Aspe, ni motorisée ni mécanisée, peuplée de rares paysans et pas mal d'animaux. Mes grands-parents, mes cousins, tuaient à main nue des poulets, des poules, des lapins, des pintades, plus le cochon qu'on appelait "*lou moussu*" (le monsieur). Rituel fantastique.

La corrida est la sacralisation de leurs gestes, des gestes de la campagne. Elle offre, par la fente du sacrifice, la possibilité inouïe de voir le monde, la comédie qui nous est jouée, la mort en face.

UN LIEU DE RETROUVAILLES

Les arènes sont un lieu d'exaltation, de socialité, de générosité, de croisement des classes sociales, des âges, un lieu de retrouvailles que je ne retrouve plus, c'est peu de le dire, au théâtre, à l'opéra, ni même dans les clubs de jazz. Je sais qu'elle répond désormais aux lois du spectacle et de la marchandise.

Je suis attentivement le nouveau regard porté sur les animaux. Je n'ai rien à voir avec les traditions, la réaction, la cruauté. Mais j'ai à faire avec la vie, l'amour, la mort.

On m'a souvent demandé pourquoi j'aimais la corrida ; jamais on ne demande pourquoi j'aime les nuages.

J'aime l'amour, la politique, la gauche radicale, la musique, les fêtes, le journal, les cimetières, les livres, le vin pur, les *toros*, danser et piloter des planeurs. J'aime Montaigne, Hugo, Bataille, Picasso, Michel Leiris, André Masson, Rebeyrolle et Siné. Je n'ai, encore heureux, jamais toréé de ma vie. Je n'aime pas la corrida. Cela n'a rien à voir avec l'amour. C'est une autre façon de vivre, plus intense, plus crue, et souvent, plus douloureuse. Et puis il me manque les deux *toros* de Saint-Sébastien en 1954.

Francis Marmande